

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE (d'après le film de Renoir)

En Provence, en un lieu où autrefois, l'on rendait un culte à la déesse Diane, vivait une jeune fille appelée Nénette. Elle habitait dans la maison de son père, avec sa sœur, le mari de celle-ci et leurs 4 enfants. Nénette était la plus jeune des deux soeurs, ravissante, vive, chaleureuse, toujours à gambader dans la nature. Elle entretenait de bonnes relations avec tous, y compris le guérisseur de la région, qui allait d'un village à l'autre, d'un malade à l'autre, vêtu de hardes et d'un vieux chapeau, la barbe longue, accompagné de son bouc. Un drôle de personnage, qui semblait savoir beaucoup de choses, bien qu'il soit toujours resté dans les montagnes : « *Un jour, disait-il, il faudra que je descende moi aussi pour voir ce qui se passe en bas...* ».

Seule ombre à ce tableau : Nénette désirait ardemment avoir un enfant, mais ne voulait pas d'un homme dans sa vie ! Elle les trouvait tous paresseux et ennuyeux. Il y a longtemps déjà, elle avait rencontré un colporteur, il parlait bien et il s'était installé à la maison, mais au bout de quelques semaines, elle avait fini par le trouver ennuyeux comme la pluie, et il était reparti. Nénette, sachez-le, aimait ceux qui parlaient bien, ceux dont la parole était éloquente, vraie, profonde - même si elle n'y comprenait rien, elle en percevait la justesse, et cela suffisait !

Un jour, elle décida d'avoir un enfant sans l'intervention d'un homme. Elle venait de lire dans le journal un article sur le célèbre savant, M. Alexis, qui avait découvert le moyen de faire des enfants aux femmes sans les hommes, par une simple opération, et le monde entier s'accordait à trouver cette découverte sensationnelle ! A tel point qu'on lui avait demandé d'être président de l'Europe, ce qu'il avait accepté, tout comme il avait accepté d'épouser sa cousine, une jolie baronne allemande qui militait activement pour le scoutisme. L'on se félicitait dans l'entourage de M. Alexis d'une telle alliance qui ne pourrait aller que dans le sens de l'Europe et des affaires, car ses cousins étaient à la tête d'une immense entreprise qui fabriquait des produits pharmaceutiques. L'article du journal précisait par ailleurs que le savant proposait à toute femme désireuse de tenter cette expérience de le contacter dans sa résidence d'été, située dans le Sud.

Aussi, après avoir prévenu son père, Nénette prit-elle l'autobus du village, qui la déposa devant l'impressionnante résidence du savant. Elle fut bien un peu impressionnée par la grandeur, le luxe de la demeure, mais ne se laissa pas démonter. Elle sonna, n'eut pas de réponse ; elle poussa alors la porte grillagée et entra. Elle suivit une large avenue et arriva au château où elle frappa à une porte au hasard. Comme personne ne répondait, elle l'ouvrit et vit plusieurs personnes vêtues comme des domestiques, mais à l'allure raide et la mine compassée, assis en rangs d'oignons devant des petits pupitres, tels les élèves d'une école. Leur conversation était encore plus étrange : ils parlaient comme des livres et Nénette n'y comprenait rien ! Comme elle était sur le point de repartir, l'un d'eux, un jeune homme grand et affecté lui demanda si elle venait pour l'annonce. Elle répondit que oui. Il lui demanda si elle avait des références, si sa santé était bonne, de telle sorte que Nénette crut qu'il s'agissait de l'expérience. Il y eut un malentendu cocasse jusqu'à ce que le jeune homme comprenne enfin qu'elle ne venait pas pour être femme de chambre mais pour « avoir un petit », ainsi qu'elle l'avait répété à plusieurs reprises ! Se disant sans doute qu'elle ferait une bonne femme de chambre, il lui suggéra d'accepter cette fonction, précisant que cela lui permettrait de parler à M. Alexis et de le côtoyer aisément. Nénette sauta de joie. Une jeune servante lui passa aussitôt un tablier blanc et l'accompagna dans une pièce où se trouvaient des animaux dans des cages.

Alors que la jeune femme lui expliquait son travail, Nénette entrevit à travers une porte à demi-ouverte un homme qui dictait un texte à une secrétaire revêche et hélas peu gâtée par la nature. Elle s'arrêta et écouta, extasiée : « *C'est M. Alexis ?* demanda-t-elle à la servante qui s'était arrêtée également pour écouter. - *Qui voulez-vous que ce soit !* répliqua l'autre. - *Comme il parle bien...* soupira Nénette. - *Oui...* »

Peu après, il fut décidé d'organiser un déjeuner sur l'herbe, au pied des ruines du sanctuaire de Diane en l'honneur de la cousine de M. Alexis et en présence des journalistes. Tout avait été préparé

avec soin, les tables et les chaises installées. Les invités étaient tous arrivés, la jolie baronne, les cousins de M. Alexis et leurs épouses, ainsi qu'un couple qui avait utilisé la méthode révolutionnaire du savant pour avoir un enfant et dont la présence ferait honneur aux bienfaits de la science. On n'attendait plus que les journalistes. Nénette n'avait toujours pas pu parler à M. Alexis, le jeune homme qui semblait être son garde du corps la tenait à l'écart. Enfin, les journalistes arrivèrent et firent de multiples clichés de la baronne et de M. Alexis qui, assis avec raideur sur leurs chaises, attendaient la fin de ces festivités en baillant avec ostentation.

C'est alors qu'apparut dans les ruines du temple de Diane le guérisseur suivi de son bouc. Il regarda alentours, s'assit au pied d'une colonne, sortit une flûte de sa poche et se mit à en jouer. Presque aussitôt après, un vent fort se leva, balayant les tables et leur contenu. Les invités durent s'agripper les uns aux autres pour atteindre les voitures. Certains parvinrent à grimper à l'intérieur pour se mettre à l'abri. D'autres furent pris dans de violents tourbillons et se laissèrent flotter au gré des rafales de vent. Nénette parvint à saisir la main de M. Alexis qui s'était perdu et à l'entraîner dans les ruines dont les murs les protégeraient. Le guérisseur, quant à lui, n'avait pas bougé, contemplant la scène avec un certain plaisir.

Le vent s'apaisa aussi soudainement qu'il s'était levé. M. Alexis sortit de la ruine avec Nénette et remercia cette dernière de son aide. Elle s'apprêtait à lui parler de son désir lorsque survinrent deux jeunes hommes. Ils reconnurent immédiatement le savant et lui proposèrent avec enthousiasme de se joindre à eux quelques instants pour leur parler de ce qui les passionnait : la parthénogenèse. Après un instant d'hésitation, M. Alexis accepta. Il se retrouva, toujours suivi de Nénette, au bord d'un petit lac où déjeunaient un groupe de jeunes gens. Ils lui firent un accueil chaleureux, car tous le connaissaient et l'admiraient. Ils lui proposèrent de déjeuner avec eux et lui offrirent en toute simplicité une tartine et un verre de vin. C'était la première fois que M. Alexis, savant invétéré au sérieux inébranlable, buvait du vin. Tout en mangeant, il répondait à leurs questions et leur parlait de la science : une jeune femme tenta de le contredire en lui demandant ce que deviendraient l'amour et la passion et s'il fallait supprimer les enfants nés de manière naturelle. Il lui répondit que la passion - une maladie certes affligeante ! - serait enrayée de la même façon qu'un simple rhume !

Pendant ce temps, l'élégante compagnie avait retrouvé un peu de tenue et de calme. Assis par terre, les cousins se désolaient de la situation et les femmes avaient une folle envie de choses qu'elles se refusaient d'ordinaire : l'une regardait avec avidité un pâté fort appétissant, car elle n'avait pas le droit d'en manger, et ne cessait d'en vanter le goût. La baronne ordonna à la secrétaire de faire avec elle quelque exercice pour se purifier d'un si copieux repas. Le cousin de M. Alexis, qui avait tout intérêt à ce que l'union avec la baronne se fasse, était dans un état de contrariété extrême. Mais que pouvait donc faire M. Alexis ? se demandaient-ils tous intrigués.

A cet instant, la femme qui avait eu un enfant selon la méthode de M. Alexis, se mit à roucouler comme une pigeonne au printemps, se frotta contre son époux stupéfait, puis finit par se jeter sur lui. Il se dégagea et s'enfuit, elle le suivit ; en passant ils créèrent un désordre inextricable parmi les journalistes et les domestiques qui leur emboîtèrent le pas. La bande grimpa joyeusement dans les ruines du sanctuaire de Diane avec force cris et gesticulations. Le guérisseur était toujours assis à la même place, imperturbable. Mari et femme pénétrèrent dans ce qui restait du sanctuaire puis en ressortirent quelques instants après, vêtus légèrement, des couronnes de feuillages tressés dans les cheveux. Ils furent poursuivis par les autres en gesticulant et criant jusqu'à la rive du lac où ils se mêlèrent aux jeunes assis autour de M. Alexis, qui prêchait doctement ses croyances scientifiques. S'ensuivit une grande mêlée, et tout le monde se retrouva à l'eau, sauf M. Alexis qui parvint à s'échapper, suivi de Nénette.

Il finit par s'arrêter et se tourna vers elle : « *Alors, lui dit-il, que voulez-vous me dire, je vous écoute. - Voilà, M. Alexis, je voudrais un petit comme vous les faites. - Vous voulez dire selon ma méthode ? Bravo Mademoiselle, toutes mes félicitations, vous êtes un modèle !* » Comme il s'apprêtait à lui tourner le dos, elle le retint une fois encore : « *Mais vous ne m'avez pas dit, s'exclama-t-elle, quand*

nous le ferons ! - Quoi, l'opération ? Hé bien, dès que nous serons rentrés au château, nous déciderons d'une date. A présent, je dois absolument rejoindre ma fiancée qui m'attend. - C'est par là, lui fit Nénette en lui montrant la direction. »

Il s'éloigna rapidement mais tourna en rond dans les bois, incapable de retrouver le lieu où se trouvait sa famille. Il faillit croiser sa cousine et sa secrétaire qui faisaient d'amples gestes en soufflant vigoureusement, mais il revint sur ses pas sans s'en rendre compte et parvint au bord d'une petite rivière. Nénette, tout heureuse d'avoir obtenu satisfaction, s'était dévêtue et glissée dans l'eau fraîche, et telle une nymphe, s'y ébattait avec plaisir. M. Alexis s'arrêta net, jeta un bref coup d'œil, se retourna gêné, puis regarda à nouveau à plusieurs reprises. Elle finit par sentir sa présence et lui lança en riant : *« Vous êtes encore perdu ? - Je n'ai jamais eu le sens de l'orientation. - Un instant, je vais vous montrer le chemin. »* Aussitôt, Nénette sortit de l'eau, plus séduisante que jamais, s'habilla promptement derrière un bosquet et s'assit à terre pour nouer les lacets de ses sandales, pendant que M. Alexis l'attendait, le dos tourné.

Soudain, le guérisseur passa près d'eux et, les voyant, tira un son enchanteur de sa flûte. Puis il disparut. Une brise légère fit frémir la végétation et plissa l'onde. M. Alexis prit alors Nénette par la main et l'entraîna au milieu des hautes herbes qui ondulaient. Lorsqu'il émergea, son costume blanc légèrement froissé, il paraissait très préoccupé et embarrassé. Il marchait d'un pas altier quoiqu'un peu irrégulier, suivi de Nénette, tout en reboutonnant sa chemise. Nénette fit de même et tenta de lui sourire, il esquissa un timide rictus. Comme ils arrivaient au bord de la route, ils virent les voitures de la famille s'en aller. *« Rappelez-les donc, s'écria Nénette, ils partent ! »* Mais il n'en fit rien et rebroussa chemin. C'est ainsi que, marchant l'un derrière l'autre, ils arrivèrent au bord du lac où se trouvait le groupe de jeunes gens qui avaient sollicité M. Alexis. Tous furent étonnés de les revoir. Mais ce qui les surprit davantage, ce fut la mine inquiète et troublée de M. Alexis : ils lui proposèrent de le ramener, mais il ne voulut rien entendre. Alors, ils l'invitèrent à se joindre à eux pour aller dans la montagne et lui prêtèrent un scooter blanc, une drôle de machine que M. Alexis n'avait pas montée depuis des lustres !

Le savant enfourcha sa blanche monture avec aisance, demanda à Nénette de s'installer derrière lui d'un ton impérieux et s'engagea sur la route à toute vitesse. Il paraissait plus jeune de dix ans ! Ils se retrouvèrent sous les hauts pins, au sommet de la montagne, autour d'un feu de joie, à chanter une chanson au son d'une guitare. Nénette chantait plus fort que les autres, rayonnante et blottie contre M. Alexis sous la couverture qu'on leur avait donnée.

Le lendemain matin, lorsqu'ils se réveillèrent, Nénette et M. Alexis étaient seuls. On n'avait pas voulu les réveiller et on leur avait envoyé un taxi. Mais M. Alexis s'obstinait à ne pas vouloir rentrer chez lui. Il désirait s'éloigner quelque temps pour réfléchir, dans un lieu où personne ne le reconnaîtrait. C'est ainsi que Nénette lui proposa de l'emmener chez son père, car il n'y venait jamais personne. M. Alexis prit donc pension dans la famille de Nénette et passa plusieurs journées à ne rien faire, à se prélasser sous les oliviers aux troncs épais et noueux, à se laisser aimer et gâter par Nénette, à lui parler, car c'était ce qu'elle aimait par-dessus tout, qu'il lui parle encore et encore : ils ne se quittaient pour ainsi dire plus. Cela ne leur était jamais arrivé, ni à l'un ni à l'autre.

Jusqu'au jour où les deux cousins de M. Alexis arrivèrent. Ils avaient été prévenus par le beau-frère de Nénette, envieux, et sans doute en échange de quelques gros billets. On alla chercher la jeune fille. Les deux cousins lui tinrent mille discours pour la convaincre de renvoyer M. Alexis, mais Nénette résistait à leurs propos qu'elles jugeait faux, jusqu'à ce que le cousin le plus cupide lui brosse un tableau tragique des nombreuses familles qui allaient être sans travail, leurs enfants à la rue, si M. Alexis refusait la présidence de l'Europe et négligeait la poursuite de son oeuvre. Nénette s'attrista : *« Vous ne parlez pas bien, dit-elle, mais je ne veux pas que les enfants soient à la rue. Je m'en vais. Mais ne dites pas à M. Alexis pourquoi je suis partie. »*

Elle fit ses adieux à la famille endeuillée et s'en alla en pleurant, un petit baluchon à la main. Lorsque M. Alexis s'éveilla, il regarda autour de lui, ne vit pas Nénette, se leva vivement pour aller à sa

recherche ; il fit le tour de la maison, criant son nom à plusieurs reprises, sans dire un mot à ses cousins. Comme il ne la trouvait pas, il leur demanda ce qu'ils avaient fait d'elle. Le père de Nénette mentit en lui disant qu'il était trop vieux pour elle. Ses cousins tentèrent de le raisonner en lui parlant de la baronne qui l'attendait. Rien n'y fit cependant. M. Alexis s'enfuit d'un pas rapide et courut à travers champs et prés jusqu'au village, où il arrêta un autobus sur le point de partir. Nénette n'y était pas. Il traversa le village, suivi de ses cousins, de ses domestiques et d'une troupe de villageois grossissant à chaque instant qui étaient curieux de voir ce qui allait se passer. Soudain, il croisa le guérisseur, qui passait avec son bouc juste à cet instant. Il lui demanda s'il avait vu Nénette et où elle se trouvait. Le guérisseur lui dit qu'il n'en savait rien mais que son bouc, lui, si on lui parlait à l'oreille en s'agenouillant, pouvait peut-être trouver la réponse. M. Alexis était si éperdu de douleur qu'il s'agenouilla devant le bouc. Voyant cette scène inconcevable et choquante, ses cousins et ses domestiques se jetèrent sur lui, l'enveloppèrent dans une couverture et le ligotèrent solidement pour l'emmener et le ramener à la raison !

Du temps avait passé. M. Alexis était revenu à sa vie d'antan : il allait se marier avec sa jolie cousine. Le mariage devait avoir lieu dans un grand hôtel et la baronne, escortée de ses jeunes filles scouts qu'elle traitait comme des soldats, vêtue de son sempiternel costume gris et de son chapeau de caporal, l'attendait dans sa chambre. Il entra avec l'allure qui convenait, raide et compassée, et au moment de renouer son lacet défait, sa veste craqua dans le dos. Sa cousine lui suggéra de trouver du fil et une aiguille dans les sous-sols de l'hôtel. Alors qu'il était sur le point de sortir, elle lui avoua qu'elle avait aimé un jeune homme mort à la guerre et qu'elle se consacrerait dorénavant à l'amour de tous et non à l'amour d'un seul. « *Nous serons très heureux ensemble*, lui répondit-il en lui baisant la main. »

Il descendit l'escalier qui menait au sous-sol, entra dans diverses pièces et en ressortit en vain, puis s'assit sur l'escalier pour renouer son lacet encore défait. A cet instant, il entendit des bruits de vaisselle derrière une porte. Il l'ouvrit et aperçut une jeune femme vêtue de rouge, en train de faire la vaisselle : c'était Nénette ! Ils furent tous deux stupéfaits, elle légèrement troublée, par cette rencontre inopinée. « *Que faites-vous là ?* lui demanda-t-il. - *Je lave la vaisselle. - Vous lavez la vaisselle ? Pourquoi ? - Parce que j'ai besoin d'argent, pour le petit. - Pour un de vos petits neveux ? - Non, pour « mon » petit !* s'exclama-t-elle joyeusement. *J'en ai de la chance ! - Un bébé...* murmura M. Alexis, *un bébé... Vous attendez un enfant, un enfant de moi ? - De qui voulez-vous qu'il soit, pas du colporteur, je ne l'ai pas vu depuis 3 ans ! - Un bébé...* ». Il n'en revenait pas, ne pouvait y croire, ne savait que dire. Alors qu'il lui tournait le dos, réfléchissant, elle vit sa veste déchirée et lui proposa d'aller quérir du fil et une aiguille pour la réparer. Lorsqu'elle revint, elle lui demanda d'ôter sa veste, pour qu'elle puisse la reprendre.

Alors, M. Alexis lui arracha brusquement la veste des mains, la remit telle quelle, saisit la main de Nénette et monta en courant les escaliers. Elle avait beau crier « *Vous ne pouvez pas faire cela, M. Alexis, je n'ai pas le droit de monter dans les étages, je vais perdre ma place !* », rien n'y fit. Ils passèrent comme une tornade devant la baronne qui comprit aussitôt ce qui se passait et quitta l'hôtel sur le champ. Arrivés devant la salle emplie de monde, M. Alexis ôta le tablier de Nénette, la plaça à ses côtés et fit tirer le rideau qui les séparait des invités. Il s'arrêta quelques instants sur le seuil, savourant sa victoire, puis entra, serra des mains, fit des signes de la tête, salua sa famille : les femmes furent navrées en voyant sa veste déchirée, mais il n'en avait cure. Son cousin se précipita vers lui et s'écria : « *Alors, tu renonces à tout, tu renonces à la présidence ? - Pas le moins du monde*, répondit-il d'un ton décidé, *je commence ma campagne demain. J'ai d'ailleurs décidé de rajouter à mon discours quelques mots sur les rapports entre la nature et la science... A propos, chère Nénette*, fit-il en se tournant vers elle, *comment vous appelez-vous ? - Antoinette. - Excellent prénom pour une présidente !* » Nénette sourit. Et c'est ainsi que s'acheva cette histoire qui unit deux êtres de cette façon inaccoutumée que prend le destin lorsqu'il a décidé d'en faire à sa guise...